



L'histoire de *baw yir* : une maison dagara dans le temps et l'espace

HONORÉ POUYOR SOMÉ

Le prétexte à cette réflexion sur le *yir* (maison) dagara a été fourni par un sinistre. L'hivernage de 1980 fut exceptionnellement pluvieux dans le village de Tobo. La plupart des constructions en banco cru et qui, de surcroît, n'avaient pas été édifiées sur des fondations, s'écroulèrent comme des châteaux de cartes. Dans le meilleur des cas, quand les murs intérieurs, mieux protégés, soutenaient encore la charpente, ceux de l'extérieur ont fait place à des ouvertures béantes. Le hasard a voulu que ce sinistre coïncide avec le centenaire de la création du village de Tobo (M. Père, 1988). Ce fut en fait celui du *yir* de Baw, ancêtre fondateur.

Très probablement le village a connu de semblables sinistres au cours de son histoire. Cependant une question m'a intrigué. Comment le *yir* peut-il avoir une telle longévité alors qu'il est bâti avec des matériaux précaires et de faible résistance ? Le texte qui suit n'est pas seulement une réponse à cette question, il analyse la dynamique de l'habitation dagara.

Le *yir* : vue de l'extérieur

Un colosse aux pieds d'argile

L'architecture confère au *yir* tous les aspects d'une fortification :

- . Murs massifs faits de couches emboîtées comportant de nombreuses courbes dégageant une impression de puissance et de solidité.
- . Nombre limité des ouvertures, généralement pratiquées dans le toit pour permettre la circulation entre les chambres et la terrasse au moyen d'une échelle à perroquet.
- . Cour intérieure entièrement fermée, s'ouvrant sur une seule porte d'accès commune aux hommes et aux animaux et facile à barricader. Quelquefois les chambres des jeunes sont munies de petits hublots faits sur les murs extérieurs.

La fragilité de cette architecture vient des matériaux de construction, essentiellement du bois non travaillé ni traité et de la terre crue simplement mouillée.

Les poutres de soutènement (*dalour*) sont généralement des troncs d'arbres ou des branches principales de gros arbres. Elles reçoivent de grosses traverses (*wio*) faites de troncs de jeunes arbres bien élancés ou de branches de même calibre ne présentant pas de déformations majeures. Sur ces traverses, on en pose d'autres de calibre moyen (*dassara*) généralement des branches. Vient enfin une dernière couche de bois composée de petites branches (*dassère*).

Ce maillage entrecroisé réduit considérablement les interstices avant l'application de la couche de terre qui parachève la confection de la terrasse. La terre servant au revêtement de la terrasse provient généralement de l'intérieur de la chambre. On prévoit une ouverture par laquelle on fait passer cette terre mouillée répandue ensuite sur la grille de bois. On ferme le trou au dernier moment, une fois toute la terre transférée sur le toit. La couche de terre est répartie de manière à aménager une légère pente orientée vers la gouttière (*sali suo*) par où s'écoule l'eau en cas de pluie.

Une telle construction comporte de nombreux points faibles :

- . On obtient difficilement une bonne étanchéité aux jointures et aux angles, endroits souvent fragilisés par des galeries de souris.

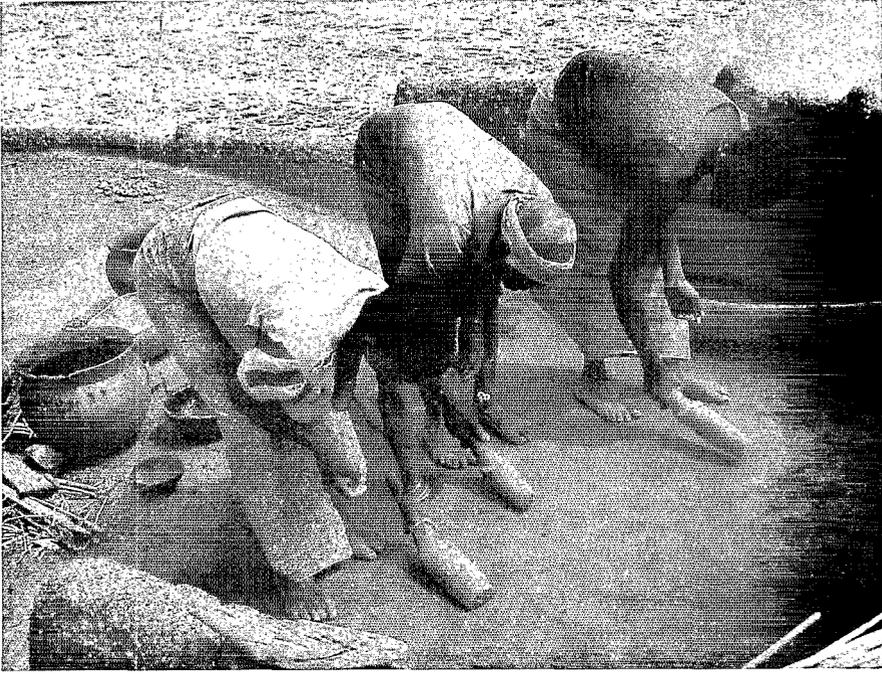
- . La gouttière demande un entretien constant. Aussi les innovations mineures commencent-elles généralement par ce point sensible. On remplace le bois par un morceau de tôle, ou bien on y applique un enduit de ciment pour faciliter l'écoulement des eaux.

- . Enfin la faible résistance du bois est accentuée par l'humidité et par les attaques des divers insectes.

Pour arrêter l'infiltration et faciliter l'écoulement de l'eau, les femmes dament la terre de la terrasse avec des spatules et l'enrichissent d'un mélange de bouse fraîche de bovins et d'eau gluante. Mais l'usure rapide des matériaux impose des réfections périodiques pour maintenir un minimum de confort. L'entretien de l'ensemble des pièces du *yir* est donc une tâche ardue.

Cette contrainte n'est-elle pas une limite objective à la taille du *yir* ? Lorsque l'unité d'habitation atteint une certaine taille, il se déclenche un processus d'éclatement en petites unités de production et de consommation dans un premier temps, puis en unités résidentielles avec le relâchement des rapports sociaux.

Baw yir a connu sa plus grande extension avec le fils de Baw, Mayon, premier chef de canton de Tobo. La maison-mère (*Yir Kpien*), encore connue sous ce nom, s'étendait sur plus d'un hectare de surface bâtie et abritait 12 foyers. Chaque foyer regroupait soit de gros ménages polygames (hommes, femmes et collatéraux) ou plusieurs ménages monogames. Le plan général de la maison se distribue par rapport au *bopiè*, petite construction élevée sur la terrasse



et habitation du chef de famille d'où partent des allées principales et secondaires qui desservent les compartiments occupés par les foyers.

Cl. A. et H. Blom

Pour rejoindre leur aile ou en sortir, les hommes passent de préférence par la terrasse où on circule plus facilement qu'à l'intérieur, endroit généralement encombré de poutres, de greniers et surtout de poteries.

Deux compartiments groupés ont une entrée indépendante de celle des dix autres. Cette discrimination repose sur des considérations familiales. Les chefs de ces foyers sont des neveux qui ont élu domicile chez leurs oncles maternels. Devenus adultes, ils se conforment aux coutumes de leurs pères.

En 1980, *Baw yir* ne comptait plus que quatre foyers dont deux monogames et deux polygames, totalisant 40 membres résidents. Le texte explique plus loin le processus de démembrement de cette maison-mère.

La répartition spatiale des maisons

La distance qui sépare les habitations a donné lieu à des interprétations diverses, plus ou moins fondées et sérieuses. Le Père Hebert (1976) fait état de maisons jumelles, accolées, communiquant par le toit au moyen d'une passerelle : «Elles étaient, écrit-il, situées de façon à se porter mutuellement secours». Avec H. Labouret la distance a une connotation négative. Elle s'exprime en «portées de flèches». Ce qui évoque plutôt un repli sur soi, sinon la peur du voisin qui exclurait toute forme de vie communautaire en dehors du noyau familial. Des études plus récentes ont

permis de corriger certaines erreurs d'une appréciation qui n'est jamais allée au fond des choses.

La distance entre les maisons les plus proches ou les plus éloignées l'une de l'autre varie de :

. 60 à 300 mètres entre les fermes birifor de Dièpla (Savonnet, 1976).

. 50 à 400 mètres, dans le village dagara de Tobo selon nos calculs sur photographies aériennes.

La dispersion relative de l'habitat est un constat établi que personne ne conteste. Mais en tout état de cause, la distance physique ne signifie pas forcément distance sociale. L'éparpillement des habitations résulte-t-elle de préoccupations économiques ? Les auréoles des champs permanents de 30 à 50 mètres de rayon autour des maisons sont en général jointives entre deux maisons voisines. Mais lorsque la distance est importante, une bande de champs semi-permanents (*guibara*) les prolonge.

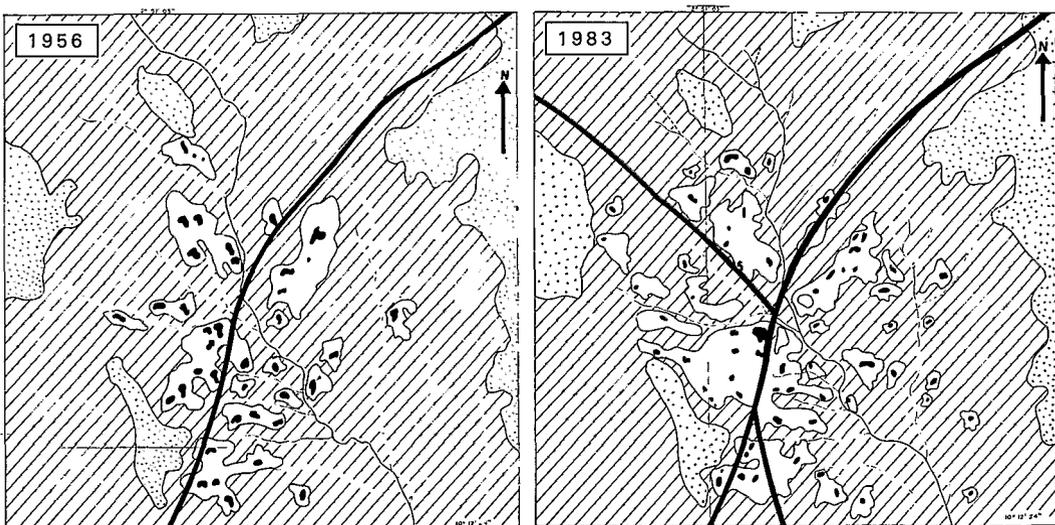
La fumure organique qui fait de cette auréole une zone de cultures permanentes provient essentiellement des ordures ménagères. C. Pradeau (1970) et G. Savonnet (1970) évaluent la superficie moyenne du jardin de case (*saman* en dagara) par *yir* à environ 0,8 hectare dans les villages de Kokolibou et de Dièpla. Cette superficie varie en fait dans l'espace et le temps.

Nous avons tenté une analyse diachronique à partir de photographies aériennes entre les années 1950 et 1980. Malheureusement, les enquêtes sur le terrain sont très espacées. Néanmoins, en 1983 la superficie occupée par les champs de case s'était agrandie de 24,8 % par rapport à 1956. Le nombre de constructions habitées s'était accru de 70 % dans le même temps. Le rythme des constructions est trois fois plus accéléré que celui de l'accroissement des surfaces cultivées. On note même une réduction sensible de la taille moyenne du *saman* qui passe de 1,35 ha en 1956 à 0,98 ha en 1983.

Fig. 1 et 2 : Semis de l'habitat et extension du *saman* en 1956 et 1983

Dessin de E. Dabire d'après photographies aériennes de l'IGHV et l'IGN

- Maison
- Jardin de case
- ▨ Terroir villageois
- ▤ Plateau
- 200 m



Le *saman* est cultivé tant que la maison est habitée ; mais l'exiguïté de sa superficie, le temps de travail qu'on y consacre, les plantes qu'on y cultive, en font un domaine économique de seconde zone par rapport au champ de brousse. Il reçoit des plantes à cycle végétatif court : sorgho rouge (*guibara*), maïs, haricot (*dapuor nan*), courgette (*yowe*) dont la récolte coïncide opportunément avec la période de soudure. Aussi, la récolte va-t-elle rarement au grenier. La production du *saman* couvre une infime partie des besoins alimentaires ; mais les critères d'appréciation changent avec la ménagère qui y fait pousser ses condiments. Les conditions d'accès au *saman* dans une grande maison peuvent entraîner son éclatement en plusieurs habitations (fig. 1 et 2).

Le *yir* : vue de l'intérieur

Le *yir* revêt une double signification : concrète et abstraite. Elle symbolise la communauté des vivants et des morts. En tant qu'unité d'habitation, le *yir* exprime une certaine solidarité de ses occupants. Qu'est-ce qui la fait éclater et se démembrer ?

Les motifs d'éclatement de la maison-mère

N° d'ordre	Motifs	Maisons concernées
1	Maison de neveux dans le village des oncles maternels	A3, A4, J
2	Mesure de protection des partants	A, B, I
3	Mesure d'éloignement (quarantaine)	H, K, M, N
4	Emplacement devenu hostile (maladies ou décès fréquents)	A, C', E'', F''
5	Déplacement du sacrificateur officiel gardien des autels de la maison-mère	D'', D', D, D1
6	Querelles au sujet de la volaille ou du champ de case	B2, L
7	Abandon de maison pour cause d'humidité	A21, H', F
8	Motifs de départ non connus	D2, E'', F'', G, A21, A22, B1, B2', B3, B4, B, C1, C2

L'implantation des nouvelles constructions

Les maisons désignées par les lettres sans indice (L et J exceptées) ont été construites par les enfants de Mayon, en l'occurrence ceux qui, dans la maison-mère, étaient chefs de ménages polygames. Le *yir* F s'est déplacé deux fois avant d'occuper son site actuel. A l'étape F'', deux ménages le quittèrent pour rejoindre d'autres maisons. Ceux qui sont restés perpétuent l'héritage et le nom de Kanliou, le fondateur. E connut une évolution semblable à celle de F, à la différence qu'à l'étape E' le toit du *yir* qui avait été abandonné, fut refait par un membre du *yir* B (fig. 3).

Si l'on excepte A3, A4 et B2, les constructions désignées par des lettres avec indice à un chiffre, sont occupées par les petits-fils de Mayon. D est un cas particulier ; il s'agit du sacrificateur officiel, gardien des autels du *yir* de Baw. L'ancien site en porte toujours le nom, mais les sacrifices n'y ont plus lieu. Le sacrificateur s'est déplacé deux fois en compagnie d'un autre ménage dont il s'est séparé au troisième déménagement. Le ménage en question occupe actuellement l'emplacement D2 à proximité de la première ruine D''. Le sacrificateur est allé s'implanter en D1.

Il y a parfois des cas insolites : la navette entre sites tour à tour occupés et abandonnés. Au moment de l'éclatement de A en plusieurs unités, un membre avait rejoint B1 qu'il quitta par la suite pour reconstruire sur les ruines en A. Il abandonna A une deuxième fois pour revenir en B1 où il est désormais chef du *yir*.

A21 et A22 ne sont pas des maisons occupées par les arrière-petits fils de Mayon, comme le voudrait la logique. En A cohabitaient trois grands notables responsables cha-

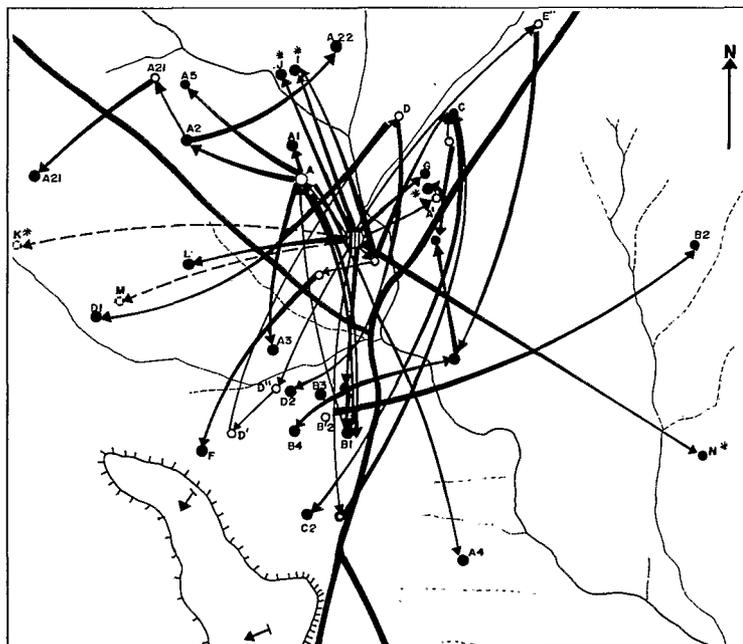


Fig. 3 : Évolution spatiale d'une maison mère centrale
Dessin de E. Dabire

- Maison habitée
- Maison en ruine
- Emigration définitive des occupants
- 10 m

cun d'une aile indépendante. Après eux leurs enfants se séparèrent pour occuper A1, A2, A5. En règle générale, le regroupement en unités économiques se fait par affinités utérines. A21 et A22 inaugurent une nouvelle tendance appelée, sans doute, à se généraliser. C'est la séparation des frères utérins après leur mariage. Cette séparation se fait d'abord sur le plan économique dans beaucoup de cas ; elle devient ensuite une séparation des lieux de résidence.

Le village

La distribution spatiale de l'habitat dérouté plus d'un observateur¹ à tel point que certains ont tenté de créer des regroupements (Nurukeyor Somda, 1984).

Beaucoup de torts ont été redressés avec M. Fiéroux (1980). Le *dttil* (lobi) ou le *tégán* (dagara) sont des références précises pour délimiter géographiquement les terroirs villageois.

On peut convenir que la dispersion des maisons mais aussi le mode de regroupement par petits villages sont des traits caractéristiques "lobi". Avec 753 villages recensés en 1985, le Poni est la province qui en compte le plus grand nombre au Burkina. Aussi la taille moyenne des villages du Poni est-elle trois fois inférieure à la moyenne nationale (300 contre 1 100 habitants ailleurs) (fig. 4). Pour autant, ce fait traduit-il une moindre qualité des liens sociaux ?

1. «C'est à tort qu'on appelle village l'ensemble des fermes isolées désignées par un nom de lieu» écrit H. Labouret en 1931. «L'éparpillement des installations est tel qu'il est souvent difficile au vu des photographies aériennes, de rattacher certaines fermes à une localité plutôt qu'à une autre» (Savonnet s.d.)



Fig. 4 : Répartition de l'habitat et de la population
Dessin de E. Dabire

Population :

- 1-2
- 3-5
- 6-10
- 11-15
- 16-20
- 21-30
- 31-40
- plus de 40